

Canet, le 17 03 2008

M. B. : Nous sommes le 17 mars 2008. Exceptionnellement, causerie !...(rires) Oui, cette année c'est une causerie à trous. Il y a beaucoup de vacances, surtout le lundi, quoique le lundi de Pentecôte ou le lundi de Pâques, ce soit un peu fatal...(rires) La dernière fois j'avais parlé du for intérieur, ça vous a fait réagir ?

F. C. : Oui, que le public se constitue autour d'un discours.

M. B. : D'un journal. Mais j'ai aussi fait remarquer que Lacan définissait le discours comme lien social. C'est probablement pour ça que tu as entendu discours, je l'ai fait remarquer en même temps.

F. C. : J'ai entendu discours et je me demandais si c'était restrictif, parce que sur la notion de public, on peut dire la même chose avec l'image.

M. B. : Le public ne se constitue sans doute pas autour d'une image, mais d'un journal, parce que le journal est du registre du discours, ce qui inclut l'image en tant que composant du discours, confère la télévision. Il est extraordinaire que Gabriel de Tarde ait pu élaborer ça à son époque, à la fin du XIXe siècle, alors que Gustave Le Bon avait écrit son livre célèbre, la *Psychologie des foules*¹, où il annonçait de manière tonitruante : « Nous sommes rentrés dans l'ère des foules ». Tarde lui répond dans un petit livre, indispensable, *L'opinion et la foule*², en disant que des foules, il y en a toujours eu, mais que le public est un phénomène récent, lié à la constitution des journaux. Entre autres remarques géniales, il dit que l'actualité, c'est le journal qui la constitue, il n'y a pas d'actualité en soi ; et on peut d'ailleurs remarquer que si vous prenez un journal de la veille, eh bien, il ne vous intéressera pas, il ne sera bon qu'à entourer les poissons, — enfin à mon époque il entourait les poissons, maintenant ça doit être interdit à cause des produits toxiques ! alors que les poissons sont largement intoxiqués par tous les produits jetés dans la mer... Gustave Le Bon a écrit la *Psychologie des foules* dont s'est inspiré Freud ; vous avez ça dans *Psychologie des masses et analyse du moi*³. Il fait remarquer le rôle de l'idéal du moi dans cette histoire : permettre l'hypnose des foules. C'est très intéressant, l'hypnose dont parle beaucoup aussi Gabriel de Tarde.

O. F. : Le livre de chevet d'Adolf Hitler.

M. B. : Gustave Le Bon ?

O. F. : *Psychologie des foules*.

M. B. : Pour dormir ? Gabriel de Tarde disait que chaque journal forge son public, qui, contrairement à la foule, n'a pas besoin d'être rassemblé en un même lieu. Il avait évidemment à l'esprit l'idée d'étendre la notion de personne à celle de public. La foule, elle, a besoin d'être rassemblée, du contact des corps, et là, la notion de corps-foule se distingue de celle de personne-public. La distinction entre les deux est très importante et ça peut permettre justement de saisir à quel point on peut se sentir en rapport avec quelqu'un sans jamais l'avoir rencontré, ni même savoir qu'il existe : des idées peuvent naître dans l'esprit de personnes différentes et surgir au même moment. Vous avez un exemple qui est donné cette semaine par mon petit chéri, Didier Nordon, qui fait le bloc-notes de *Pour la science*, qui s'intéresse beaucoup aux mathématiques :

En 1826 deux jeunes hommes arpentaient les rues de Paris, ils ne se connaissaient pas mais les mêmes questions mathématiques hantaient leur esprits. La question, c'était la résolution des équations algébriques, et ces deux-là qui ont sillonné les rues de Paris pendant un temps, sans jamais se rencontrer, qui ne se connaissaient ni l'un ni l'autre, l'un avait quinze ans, et il

¹ *Psychologie des foules*, Gustave Le Bon, Presses Universitaires de France, Quadrige, 2003.

² *L'opinion et la foule*, Gabriel de Tarde, Editions du Sandre, 2006.

³ *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 16 : 1921-1923, Psychologie des masses, Le moi et le ça, Autres textes*, Sigmund Freud, Presses Universitaires de France, 2003.

était en train déjà d'élaborer sa théorie, c'était Évariste Gallois, et l'autre avait vingt-quatre ans, c'était Niels Abel, celui des groupes abéliens, un type qui est aujourd'hui très connu, et tous les deux, à ce moment précis, pensaient à la même chose ; l'un et l'autre ont réussi à transformer les mathématiques de leur époque autour de cette question en inventant des outils auxquels jamais personne n'avait pensé. C'est inouï ! Autour du journal (au sens large !) la notion de public peut nous permettre de comprendre comment des idées peuvent passer de l'un à l'autre, un journal vient ensemençer, si je puis dire, les esprits, vient ensemençer le musement, c'est-à-dire manifester des connexions, comme dans une institution (au sens d'Oury). Pour permettre l'inscription de quoi que ce soit, eh bien, il doit y avoir quand même une sorte de journal, autrement dit des réunions, des choses comme ça, où l'on vient à un moment donné ensemençer le musement pour que la connivence puisse se créer entre les personnes, sont nécessaires. Autrement dit, un public, ça se travaille, et ça se travaille par le journal.

O. F. : J'ai un exemple si vous voulez par rapport à un article que je lis sur votre site cette semaine ; dans la semaine je réfléchissais à comment on travaille à la prison, et ...forcément un décalage par rapport à la position que j'occupais avant, et je vais sur le site et je tombe sur l'article de Delion, je me dis ce n'est pas possible, en parallèle à ça, et je tombe là-dessus, donc c'est bien qu'il y a quelque chose au niveau de la pensée qui à un moment donné se partage. Je ne sais pas comment ça se passe...

M. B. : Voilà. Je peux même préciser. Le troisième mercredi de février, j'étais comme à l'accoutumée à Paris, Delion arrive et me dit qu'il a écrit un article sur la prison, et il me propose de le mettre sur le site. On voit bien là l'effet journal !

F. C. : C'est-à-dire que ce serait comme une possibilité de feuille d'assertion ?

M. B. : Oui, c'est ça, tout à fait, on forge une feuille d'assertion, c'est d'ailleurs en partie grâce à Tarde que j'ai théorisé la feuille d'assertion dans les équipes, en disant que tout le travail qu'il y a à faire dans un établissement, si on veut l'institutionnaliser, c'est d'être attentifs à cette possibilité de forger une feuille d'assertion. C'est dans ce sens-là exactement, dans le sens du public de Tarde.

L. J. : Nous, on est en train, enfin les psychologues de l'A. F. P. A. en ce moment il y a des histoires de démantèlement de ce qu'on fait et d'orientation...A. N. P. E., enfin bon, des histoires comme ça, et nous, on est éclatés quand même, parce qu'on est sur plusieurs lieux de la région, et donc ils font une petite réunion, et c'est vrai que...il m'est venu à l'idée qu'on pouvait peut-être écrire sur notre pratique, sur qui on était, sur ce qu'on faisait, voilà, et on peut écrire par internet puisqu'on n'est pas sur le même lieu, et on a commencé, et c'est vrai que c'est à la fois très excitant, j'allais dire, de faire ça, c'est-à-dire quand même là on fait...c'est le journal, quoi, j'ai pensé à ça, et en même temps il y a beaucoup de résistance, parce que ce n'est pas évident d'écrire, enfin je veux dire d'écrire de sa place, de sa pratique, et c'est nulle part, les autres personnes, enfin qui font le même corps de métier, qui sont du même corps de métier quand même, mais voilà, alors on est dans quelque chose quand même là qui me paraît intéressant, de l'ordre du public.

M. B. : Oui.

L. J. : Mais on démarre, on va voir ce que ça donne mais bon ... nos résistances individuelles parce que ce n'est pas évident, mais quand même, ça me fait penser à ça...

M. B. : Eh bien oui, avec internet il y a des publics. Il faut là aussi faire des distinctions parce que, avec l'extension des moyens des médias, il est évident qu'il y a des éléments de dissolution : quand on zappe, c'est plus le bistrot que public ! Il est évident que dans l'époque Pompidou, quand la télévision était la voix de la France, il y avait un public. Mais on sent bien que la multiplication des chaînes déchaîne les personnes, et on n'est plus très sûr qu'il y ait effectivement un public. Car à la notion de public est évidemment attachée celle d'opinion publique, c'est-à-dire ce qui se forge, comme le dit Tarde, par la conversation. Certes, des

personnes viennent encore parler d'une émission qui a eu lieu la veille et qui les a particulièrement frappées. Il n'y a pas de public si le public n'est pas stable. Or, justement, tout ce qui va à l'encontre de la stabilité du public est problématique, et dissout un petit peu le sens même de ce qu'est un public. Il me semble que la multiplication des chaînes est quelque chose qui vient éclater un peu le public. Il en est de même sur internet : la manière dont les gens y naviguent ne va pas dans le sens d'un public.

J. M. : Mais par rapport à la multiplication des chaînes quand on parle entre amis, souvent on entend dire : j'ai cinquante chaînes à la maison mais j'en regarde trois ou quatre.

M. B. : Oui, il faut relativiser, je n'ai pas dit que ça supprimait le public. Même sur internet, parfois une vidéo fait florès, c'est intéressant de voir ça, une cristallisation comme le dit Stendhal dans *De l'amour*. Vous savez ce que c'est que la cristallisation, c'est un moment où l'amour se cristallise. Stendhal dit que si vous jetez une petite branche, une brindille, dans les mines de sel de Sibérie, au bout de quelque temps elle est complètement cristallisée.

Public : C'est du sel ou du gel ?

M. B. : Ah, c'est du sel !

G. P. : C'est le sel de la vie.

M. B. : Le sel de la terre ! Il dit que même un simple portrait peut provoquer cette cristallisation. Un portrait, vous savez qu'à l'époque ça se faisait, les petits portraits qu'on faisait circuler de cour en cour pour essayer de refiler une princesse quelconque. Évidemment, au moment où ils faisaient le portrait, les types étaient amenés à améliorer quelque peu la réalité de ce qu'ils avaient sous les yeux. Parfois le signe d'une existence dans un certain endroit, parfois un simple nom suffit pour que ça cristallise, pour que la personne tombe en amour. La cristallisation est quand même un phénomène très intéressant, et il me semble qu'on pourrait de la même façon parler de cristallisation d'un public. Certains journaux qui disparaissent en peu de temps parce qu'ils n'ont pas réussi à cristalliser un public autour d'eux. Comment ça se cristallise ? On n'en sait rien, enfin c'est très compliqué. Le même Didier Nordon dit par exemple sur le cinéma, enfin je résume, il appelle ça les « surdoués de la promotion » :

Le battage a été intense, la critique unanime, vous êtes allés voir le film, il ne vaut rien, eh bien, ne soyez pas bêtement acariâtre, ne vous mettez pas en colère, admirez plutôt, vous qui êtes pourtant déjà méfiant, parce que vous êtes tombé dans des panneaux analogues, faire de vous le spectateur volontaire d'un mauvais film, c'est une prouesse, la preuve, cette manœuvre ne réussit pas chaque fois, les mauvais films ne font pas tous une belle carrière. Le triomphe d'une œuvre est l'indice irréfutable qu'un grand talent s'exprime, et on ne sait jamais a priori si c'est dû au talent de l'auteur ou de celui qui assure la promotion.

Il y a quand même toujours un talent qui s'exprime.

Ceux qui en leur temps ont contribué à établir les gloires de Rembrandt, de Newton, de Beethoven ou de Hugo n'ont pas eu grand mérite. En revanche, ceux qui aux mêmes époques construisaient auprès des princes ou du public des éphémères réputations de peintres de cour, de musiciens de salon et autres mondains sans portée, ceux-là savaient admirablement faire passer des vessies pour des lanternes, et on devrait célébrer leurs noms. Le battage a ces surdoués. Tel homme politique prend des décisions ni pires ni meilleures que ses concurrents mais sait se vendre bien mieux qu'eux, il attire sur lui toutes les caméras et à l'affût de leurs suffrages. Le battage est en soi un art difficile, pourquoi ne pas créer un grand prix annuel de la meilleure manipulation médiatique mondiale. Ce prix-là croyez moi vous en entendriez parler. » (rires)

Il est bon ce type quand même. Il a écrit un petit livre qui s'appelle *Des cailloux dans les choses sûres*⁴... (rires) Voilà donc le public. Il fallait avoir pu établir cette dimension du public

⁴ *Des cailloux dans les choses sûres*, Didier Nordon, Pour la science, 1999.

pour pouvoir analyser d'un peu près cette histoire de for intérieur, parce qu'il faut bien saisir cette dimension de public au sens de Tarde : le privé est entièrement imprégné du public ; et au bout du compte, cette idée du for intérieur, je pense que Tarde ne l'aurait pas récusée parce qu'on voit bien que c'est avec le privé qu'on fait le public, qu'il n'y a pas de domaine strictement privé. Il suffit, si vous voulez — je vais peut-être prendre les choses à l'envers — que des idées naissent dans deux cerveaux, comme on dirait maintenant, il y a pas que maintenant qu'on dit ça, Tarde le disait aussi, dans deux cerveaux différents, pour qu'on puisse voir à quel point le privé est public. Si on estime comme privé le fait de voir surgir une idée en soi, eh bien, on s'aperçoit qu'en fait c'est public dès lors que ça apparaît dans des endroits différents. Le domaine des sciences fourmille de tels exemples. Il fallait que je parle de Tarde aujourd'hui parce que c'est un type d'une très grande importance, totalement sous-estimé — j'aime les gens sous-estimés, j'ai un goût pour les *losers*, c'est terrible, ça, les types qui gagnent, je n'en ai rien à foutre ; vraiment, qu'ils aillent se faire voir, c'est leur affaire ; ils sont payés pour ça ; leur fierté, leur gloire, ça n'a aucun intérêt. Par contre ce qu'on appelle les *losers*, enfin il ne faut pas exagérer, Tarde me fait penser à Peirce, un *loser*, ces types se foutaient de la renommée. Pendant que Tarde élaborait tous ces machins absolument géniaux, toute une bande, à l'université, créait la psychologie officielle. Je peux vous donner une anecdote. Je découvre Tarde, par l'intermédiaire de Oury, qui un jour en parle, je lui dis « Ah bon, il y a un type qui dit des choses comme ça ?! », et je suis allé lire les livres de Tarde. Quelques temps après, j'en parle à mon cher Gérard Deledalle, et je lui demande « Est-ce que vous avez lu Tarde ? » — « Ah, me dit-il, je le connais, mais je l'ai jamais lu ». C'était un modeste, Gérard, et ça ne le ferait pas frémir qu'on dise ça publiquement, pudiquement, et il continue, « Je l'ai même enseigné, je l'ai enseigné comme quelqu'un qui faisait de la psychologie sociale ». Je lui ai envoyé quelques bonnes feuilles et il me dit « Je n'aurais jamais pensé que Tarde puisse dire des choses comme ça, c'est d'une proximité avec Peirce qui est absolument hallucinante » (ce ne sont pas ses mots !). Tarde a été traité de psychosociologue alors qu'il était, à mon sens, plus fondateur de sociologie. À l'époque, Durkheim et tout ce monde-là, Mauss, Maous (entendez le *Mouse* de Mickey Mouse) comme disait Tosquelles, avaient des définitions de la société qui laissent pantois parce que selon la manière dont ils la définissaient, il se pouvait aussi bien qu'il n'y eût personne. C'était d'un tel niveau de généralité qu'une société pouvait contenir zéro personne sans que la définition cesse d'être vraie, c'est dire à quel point ces définitions pêchaient contre l'esprit, c'était un drôle de système. Mais c'est toi qui devrais là protester et défendre Durkheim parce que tu as bu le lait de Durkheim, toi, le sociologue.

J. M. : Moi, je déteste lire et lire des gens qui pensent pour ne rien dire...

M. B. : Mais tu as lu Durkheim, tu es obligé.

J. M. : C'est pas exceptionnel du tout, je veux dire, mais bon, je l'ai lu.

M. B. : Tu l'as lu.

G. P. : Ce qui est exceptionnel, c'est de l'avoir lu, c'est exceptionnel.

J. M. : Non, enfin j'ai lu quelques paragraphes...

M. B. : Ah, voilà. Mais tu as remarqué que dans la définition qu'il donne de la société, dont je ne me souviens même plus, il pouvait aussi bien n'y avoir personne. Tu te souviens de la définition de la société chez Durkheim ?

J. M. : Non.

M. B. : Bon. Bon, tu repasseras ça la prochaine fois... Par contre Tarde dit...

J. M. : Non, mais ça, c'est une compilation de lieux communs, et c'est peut-être pour ça que ça a trouvé un public aussi.

M. B. : Enfin Durkheim est un type important !

J. M. : Mais dès l'introduction on peut déconstruire... enfin sur le suicide, par exemple, dès l'introduction on peut déconstruire tout l'ouvrage.

M. B. : Bon, mais il vaut mieux le lire d'abord. Parce que si on se fie à ceux qui rapportent les pensées, on comprend un peu mieux les pensées de ceux qui rapportent mais certainement pas les pensées de la personne dont il est question, c'est un principe de base. Pour savoir ce que dit Marx, il faut lire Marx.

J. M. : Il écrit un bouquin sur le suicide parce que sa fille s'est suicidée...

M. B. : Oui ?

J. M. : ...et dans l'introduction il va dire que le suicide... enfin il déclare une évidence à propos du suicide sans à aucun moment se positionner lui-même par rapport à la question du suicide, parce que lui il vient d'avoir une fille... pour un scientifique c'est un peu léger...

M. B. : Je n'aime pas cette critique, elle me fait penser à celle qu'on faisait à Lévi-Straus en disant qu'il avait jamais vu un Bororo ou un je ne sais quoi, ce qui est faux en plus...

Public : Il y est allé une fois...

M. B. : Oui, alors voilà, on dit qu'il est allé voir une fois, et qu'après il n'y est plus jamais retourné, et qu'il a continué à théoriser, eh bien oui, et alors... quel est le problème ? D'autres pourront vivre pendant un siècle avec les Bororos sans savoir rien en dire !

G. P. : ...

M. B. : Non, mais je ne sais pas...c'est pas les Bororos. Tu le sais, toi ? Qui c'était ? Comment ils s'appellent ?

G. P. : Non, tu dis « qu'il théorise pas », je dis notamment les Bororos qui continuent à vivre ensemble. Sans théoriser.

M. B. : Sans théoriser, ça n'empêche pas d'exister comme disait notre bon camarade Freud. Donc, la manière dont Tarde définissait une société, c'est quand même quelque chose d'intéressant, puisqu'il posait que les gens dans la société existaient déjà, c'était déjà pas mal, et il parlait donc de sociétés existantes. Il disait qu'une société est un ensemble d'individus, déjà, enfin individus, ça vaut ce que ça vaut, qui s'imitent entre eux ou qui, sans s'imiter, imitent un modèle commun. C'est quand même intéressant comme manière de voir la société, autour de l'imitation. Et du coup, bien avant Barthes et consorts, il a une théorie de la mode, qui est extrêmement intéressante. Vous avez deux livres, à mon sens les deux grands livres de Tarde, non, ce n'est pas vrai, comme si j'avais lu tout Tarde, j'en ai lu beaucoup mais pas tous. Il y a : *L'opinion et la foule*, et le second, *Les lois de l'imitation*, qui est un livre très abstrait, un peu difficile. Et comme Tarde est devenu à la mode à Paris pendant quelque temps, on m'avait invité à venir y parler de Tarde ; ses œuvres complètes étaient en cours de publication...mais il est quand même intéressant de noter ici que pour les parisiens il est impossible que quelque chose paraisse qui pourrait avoir de l'importance hors de Paris, ce qu'on a vécu avec beaucoup de clarté avec Peirce. Nous avons proposé aux éditions du Seuil d'éditer les traductions de Peirce, ce que le Seuil avait accepté dans un premier temps, nous avons constitué une équipe, tout était prêt, et un groupe de parisiens et de parisiennes, introduits dans les milieux chrétiens du Cerf, a proposé au Seuil de réaliser ses propres traductions, ce qui nous a valu le retrait de nos traductions. On pouvait concevoir qu'ils nous demandent de participer avec eux, ce sont des choses élémentaires qui se font, mais il s'agissait d'occuper le terrain pour le cas où ils pourraient en tirer des bénéfices, mais comme le dit la chanson « ça, c'est Paris ». D'ailleurs, dans *Les transformations du pouvoir*, Tarde indique bien que Paris, c'est en quelque sorte, si je me souviens bien, le « moi » de la France. Il y avait donc lors de ce colloque sur Tarde, un groupe de parisiens qui parlaient de tout sauf de l'essentiel chez Tarde. Pas un mot sur l'imitation ! Rien sur la notion de public ! « Je vais vous dire Tarde », et ils ne parlaient pas de ce qui était vraiment le cœur de son œuvre !

L. F.-C. : ... Peirce...

M. B. : Non, je parle de Tarde là.

L. F.-C. : Tu as dit Peirce...

M. B. : Non, j'ai parlé de Peirce et puis de Tarde, les deux, j'ai joué sur les deux tableaux là, mais pour Tarde c'est pareil, ils publient les œuvres complètes mais manifestement, le type qui les présentait, qui en est la cheville ouvrière, n'a rien dit sur *Les lois de l'imitation* chez Tarde, ce qui constitue quand même le cœur de son œuvre, même si sa préoccupation était la criminalité, puisqu'il était magistrat à Sarlat, un rêve... Donc, il ne faut pas être en retard d'une mode.

Public : Il y a des chasseurs de tendance qui créent la tendance...

M. B. : Bon...

Public : Et dans trois ans ça sera...

M. B. : Ce sont des surdoués de la promotion, parce qu'il n'y a que des surdoués de la promotion qui peuvent faire ça. Ils n'ont pas découvert la tendance, mais ce sont eux qui la font. C'est comme ça que ça marche : « Ah oui, je vois que dans trois ans ça sera comme ça », ben oui pardi, tiens, ce sont eux qui la font. Par exemple, il y en a qui ont moins de chance, je pense au Club de Rome. Je ne sais pas si vous vous souvenez. À l'époque on ne parlait que de lui, du Club de Rome et de ses réunions, de tous ces grands cerveaux économique-ethno-psycho-tout ce que vous voulez, de tous ces Nobels, de tous ces savants qui pouvaient donner leur sperme à tout va. Eh bien, tous ces gens-là donnaient les tendances, et au bout de quelques années tout a disparu, et devinez pourquoi...

Public : Parce qu'on ne peut pas prévoir.

M. B. : Parce que c'était toujours faux ! Les tendances lourdes de l'économie, de l'évolution des idées, de l'écosystème, puisqu'ils se mêlaient de choses énormes, ça ne marchait pas ! Les surdoués de la promotion ! Vous connaissez cette revue, *Pour la science* ? On peut y lire le bloc notes de Didier Nordon, et on y trouve toujours des articles intéressants.

J. M. : Je suis pas d'accord avec « surdoués » parce que ceux qui réussissent sont ceux qui dépensent le plus d'argent.

M. B. : Non. J'ai un souvenir, un film... le film que tout le monde devait aller voir, *Cléopâtre*, je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, le film, avec Élisabeth Taylor et Richard Burton qui avaient occupé la scène médiatique, ils avaient divorcé, ils se jetaient des trucs à la gueule, enfin c'était terrible, on ne parlait plus que de ces deux-là, que du film, du tournage de ce film extraordinaire, du film qui avait coûté le plus cher, ils avaient mobilisé tout ce qui était mobilisable. Y en a-t-il ici qui ont l'âge de se souvenir de la promotion de *Cléopâtre* ? J'ose regarder...

Public : Oui.

M. B. : Oui, c'était dans les années soixante...

G. P. : Le journal est vieux mais le public est jeune.

M. B. : Dans les années soixante... Qu'est-ce qu'il y a ?

G. P. : Le journal est vieux mais le public est jeune.

M. B. : C'est sympa, bravo ! (rires) Et ça a été un fiasco sur le plan du succès auprès du public, et pourtant des torrents de dollars ont été dépensés pour assurer la promotion de ce film, donc ce n'est pas ça...

L. F.-C. : Je pense à *Bienvenue chez les chtis*, sept millions, huit millions d'entrées. Pourquoi ce film...

Public : C'est un navet total

M. B. : Ah, c'est un navet total ?!

G. P. : C'est plein de tendresse, attends...

Public : Plus navet que ça...J'ai jamais vu un navet pareil... J'étais furieuse d'être allée le voir...

M. B. : Eh bien, donc c'est ça, il y a un surdoué de la promotion là-dedans, oui oui.

Public : ...elle a tort...

M. B. : Non, mais « elle a tort », comme si on pouvait avoir tort en matière d'appréciation...

J. M. : On ne peut pas dire que c'est un navet ce film ?!

M. B. : Eh bien, elle peut le dire, non ?

G. P. : Mais c'est bon, les navets

M. B. : En plus.

L. F.-C. : C'est un film qu'on voit cinq minutes le dimanche soir, on ne reste même pas...

M. B. : Ah ?

L. F.-C. : ...tellement c'est ennuyeux. Il y a rien...dix millions d'entrées, ça va crever tous les plafonds. C'est bien d'y être allée pour comprendre...

Public : Il avait fait autant d'entrées que le *Titanic*, ce n'est pas une référence...

M. B. : Il va sombrer.

L. F.-C. : Le *Titanic* avait nécessité d'autres moyens, alors que là il a très peu de moyens, il n'y a rien...

M. B. : Bon, mais c'est comme *Les visiteurs*, sans doute il doit y avoir quelque chose. Peut-être est-ce un film qui fait vivre quelque chose qui n'existe plus.

O. F. : Ça doit correspondre à une quête...

Public : Il y avait une invention dans le vocabulaire...

M. B. : *Les visiteurs*, il m'avait semblé pouvoir dire à l'époque que son succès était lié à l'arrivée des socialistes au pouvoir et qu'ils n'étaient pas légitimes.

Public : Conformes.

M. B. : Non, pas conformes, légitimes. Regardez-le de près et vous verrez que ce n'est pas peut-être complètement con, ce que je vous dis.

Public : Mais lequel...

M. B. : Le premier. Les suivants, c'est le bégaiement.

Public : On a eu *La grande vadrouille*, *La vache et le prisonnier*, c'est la même chose, il y a quelque chose, il y a le rire français, il y a plein de gens qui cherchent à aller voir ces...

M. B. : Il faut voir à quel moment ça sort.

Public : ...

O. F. : Ça reposerait sur les vestiges des trente glorieuses où il y avait comme ça tout une émulation autour de l'activité industrielle qui faisait le lien social entre les gens, mais qui n'existe plus aujourd'hui.

M. B. : Voilà.

O. F. : Aujourd'hui c'est plutôt le vote Front National massif...

M. B. : Ce qui est tombé. Les auteurs ont attrapé l'objet a, c'est-à-dire ce qui est tombé, c'est ça, l'histoire, en fait quelque chose s'est perdu, et dès ce moment-là on peut dire que quelque chose se cristallise à partir de la chute d'un ensemble de modes de vie, de valeurs, et qui sont là non pas rappelés de manière passéiste, enfin je n'ai pas vu le film en question, mais en écoutant bien les promoteurs et les critiques, je me suis dit que les chtis, eh bien, c'est fini, et le film enrobe l'objet a, ce qui attire les foules.

Public : ...faut le voir peut-être...

J. M. : Ça attire les foules ou bien ça attire un public ?

M. B. : Bon, du coup on est partis dans beaucoup de choses, on s'est un peu perdus.

Public : La mode.

M. B. : Oui, la mode...

F. C. : ...bien avant Barthes...la mode...

M. B. : En fait tout le système de pensée de Tarde repose sur toutes les conséquences logiques possibles de la pensée de la répétition.

Public : De la répétition ?

M. B. : De la répétition, oui. De la répétition, il donne là-dessus, il triadicise la répétition de manière absolument magnifique en y mettant justement la question des imitations à son premier niveau, le niveau de la répétition. Je vous invite à lire *L'opinion et la foule* parce que

je trouve que c'est un des modes de pensée qui est vraiment en harmonie avec notre boulot. La sociologie souvent s'oppose à notre travail, parce que nous, on n'est pas du tout dans la sociologie, où la question de l'inconscient et du singulier qui noue la question centrale n'est pas à l'ordre du jour. Par contre avec Tarde et sa position particulière, on a une dimension par laquelle on peut aborder des phénomènes, des rapports entre les personnes cette fois-ci sous un angle intéressant puisque c'est à partir de cette propension à imiter ou à imiter un modèle, ce qui nous renvoie au problème de l'identification, et à tout un registre dans lequel on peut retrouver nos billes. Et la sociologie, c'est un peu ce qui nous guette tout le temps, évidemment. Une fois j'avais fait lire un début d'article à Oury, qui me dit de façon tranchée : « C'est de la psycho-sociologie ». Il avait peut-être raison au fond, enfin j'ai maintenu que non. Mais ça illustre bien une des pentes sur lesquelles nous pouvons, nous, glisser, parce qu'on a tendance à se dire qu'on peut faire beaucoup de choses avec l'outil psychanalytique, et c'est vrai, sauf qu'on peut faire beaucoup de conneries aussi, parce qu'on risque d'y perdre l'outil dans ces histoires-là, d'où la nécessité d'avoir des positions créatives.

Vous vous souvenez qu'à l'époque où je parlais beaucoup de Gisela Pankow, je faisais remarquer, dans l'analyse qu'elle fait de la fameuse « maison de Matriona⁵ », qu'à un moment donné elle dit et elle considère comme essentiel le fait que Matriona meure accrochée à cette poutre. C'est la fameuse poutre qui tenait le toit de la chambre dans laquelle elle aurait dû vivre avec son mari si elle s'était mariée. Au moment de traverser la voie de chemin de fer, elle se fait écraser par le train en tenant la poutre. Or quand on lit de près, comme on l'avait fait, ce bon Soljenitsyne, eh bien, on s'aperçoit qu'en aucun cas elle ne pouvait être dans cette position au moment où le train est passé. Certes, elle est morte, mais elle ne pouvait pas tenir la poutre, il n'en était pas question. C'était une invention de Gisela Pankow, en d'autres termes, Gisela Pankow nous dit que c'est là l'essentiel de ce livre, et ça ne se trouve pas dans ce livre, et pourtant ça s'y trouve, c'est là le coup de génie. Évidemment, si on prend quelqu'un qui est un universitaire bien obsessionnel, on en connaît quand même beaucoup... (rires) qui dit mais « Comment cette chose peut-elle ne pas s'y trouver ? on n'est pas en présence d'une critique littéraire », mais non, ce n'est pas une critique littéraire, c'est un appui pour comprendre la psychose. Ce n'est pas une critique littéraire, car ça aurait dû être ainsi. Voilà où s'introduit la question de l'inconscient qui bouleverse les catégories : littérature, sociologie et d'autres. Je pense à une aventure personnelle. Un jour je dis à mon fils Ian, celui du blog-tone, « Est-ce que tu as lu ce que dit Duby sur la distinction entre la guerre et la bataille ; il dit que la guerre vise la destruction de l'autre, là où la bataille vise la transformation d'un contrat ? » Il me demande où j'ai lu ça. « Dans ce livre-là », lui ai-je dit. Il l'a lu dans le détail, et m'a fait remarquer « Ça n'est écrit nulle part », ce à quoi j'ai répondu « Il aurait dû le mettre, c'était dans la logique de son développement ». Tu l'as lu toi aussi, ce livre, et ça ne s'y trouve pas...

Public : Non.

M. B. : Eh non, ça ne s'y trouve pas, non, je sais, tout le monde est allé chercher...(rires)

G. P. : ...ils partent à la bataille, ils reviennent, deux mille morts...

M. B. : Ah non, mais des morts dans les batailles, c'est normal.

G. P. : Non, mais deux mille...

M. B. : Eh bien, deux mille, ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent... Non, la question...

G. P. : ...le contrat, il doit y avoir un contrat...

M. B. : Je reprécise par ce que c'est important, ça. La guerre, la visée de la chose, c'est de détruire l'autre ; il ne s'agit pas de trouver un compromis puisque ça peut aller jusqu'à éradiquer la population. Vous avez Jacques le Conquérant, Jaume, quand il a conquis Valence, quand il a conquis les Baléares, qu'est-ce qu'il a fait ? il a massacré ! D'abord,

⁵ *La maison de Matriona*, Alexandre Soljénitsyne, Le Livre de Poche, LGF, 1973.

massacrer, c'est-à-dire faire en sorte que le sol ne soit plus occupé par les personnes en question, et il a fait venir un grand nombre de catalans dans tous ces coins-là, et on peut dire là que c'est véritablement une guerre. Une bataille, c'est autre chose, ce sont deux armées qui se rencontrent, et chacune d'entre elles a comme but immédiat de prendre le dessus sur l'autre et d'imposer alors ses conditions, de transformer le contrat qui les lie, donc c'est pour ça qu'il y a une distinction. On voit bien que dans le Moyen Âge dont parle Duby, il était clair que les seigneurs et le roi ne devaient pas être touchés. Ils étaient tous au centre, et les chevaliers protégeaient les rois. C'est la valetaille qui se faisait massacrer allègrement mais il ne fallait pas toucher au seigneur parce qu'il fallait garder quelqu'un avec qui on allait pouvoir modifier le contrat sur la base des nouveaux rapports de forces issus de la bataille. À mon sens, la logique du discours de Duby, c'est de faire cette distinction. Il écrit ça à propos de la bataille de Bouvines dans *Le dimanche de Bouvines*. C'est bien celui-là ?

Public : Oui, *Le dimanche de Bouvines*⁶.

M. B. : Mais c'est ça quand même .

O. F. : Là, c'est le même enjeu par exemple dans la rencontre entre Richard Cœur de Lion et Saladin, c'est-à-dire que ça commence par une guerre puisque Richard Cœur de Lion fait un massacre alors que Saladin est parmi les prisonniers, et ensuite ils sont dans une espèce de négociation autour de Jérusalem, finalement la guerre s'arrête là.

M. B. : Voilà !

O. F. : Il sont tous massacrés, il y a un moment où il y a un statu quo, et Richard Cœur de Lion rentre chez lui.

M. B. : Voilà, et il donne Jérusalem à sa fille. Donc l'histoire est là, on voit bien que quand même la guerre est motivée par le partage de Jérusalem, il faut détruire tout ce monde-là. Mais après il y a la bataille, qui peut même transformer la guerre, parce qu'à un moment donné il peut y avoir la reconnaissance du fait que l'autre est digne de signer le contrat. J'avais élaboré ça à propos de la violence, de la différence entre violence et agressivité : la violence, c'est la destruction de l'autre ; l'agressivité, c'est la transformation du contrat, c'est-à-dire que dans l'agressivité on peut penser faire un autre contrat avec l'autre. À un moment donné on est dans des positions qui peuvent être tout à fait divergentes et par l'agressivité on peut réussir à nouer d'autres types de relations que celles qui existaient avant la prise de bec.

Public : L'agression...

M. B. : L'agressivité.

Public : La violence...

M. B. : Oui, la violence, c'est l'agression.

T. M. : Est-ce qu'on est dans le même cas de figure... Là je suis en train de lire un truc sur les pilotes français en 44 sur l'Alsace, et c'est quelque chose qui retrace un peu au jour le jour l'activité des pilotes, et effectivement il y a la part où ils évoquent les combats, enfin il s'agit de détruire l'autre, mais ils ne le disent pas ; mais là aussi on sent bien cette volonté de... « On a descendu trois », ou « On est revenus mais on en a descendu deux », etc., et puis des pilotes descendus par l'ennemi et une fois que les avions sont détruits, les pilotes arrivent parfois en terrain ennemi, et à ce moment-là il peut arriver que l'officier, enfin le pilote qui l'a descendu vienne le voir, mais là c'est un pilote qui vient voir un autre pilote. Ça contraste effectivement, quelque chose de la violence de la guerre, et une fois que l'autre a été détruit, là on peut se retrouver.

M. B. : Oui, mais d'ailleurs il y a ce film, ce grand film, français...

Public : Je pense à *Little Big Man* avec...

M. B. : Oui, mais moi je pensais à ce film de Renoir très célèbre...

O. F. : *La grande illusion*.

⁶ *Le dimanche de Bouvines*, Georges Duby, Gallimard, Folio, 1985.

M. B. : Dans *La grande illusion* on voit bien, même si chez Renoir il faut le traduire en termes de classes sociales, sous-jacents à ça, qu'on est encore dans le moment où les seigneurs, pouvaient négocier, il fallait qu'il y ait des représentants de la légitimité. Ça pose plus la question de la légitimité, en même temps que celle des classes sociales. Ou bien il y a la question de la légitimité, auquel cas on est dans le registre des batailles, ou bien alors il y a la destruction. On a par exemple les Huns, qui étaient des gens civilisés, mais la visée destructrice était claire là-dedans. On peut analyser chaque bataille en référence à la guerre et à l'état de la guerre à ce moment-là, mais par exemple dans l'esprit d'un type comme Churchill qui envoie les avions sur Dresde, où vivait Klemperer, et qu'il fait quarante mille morts, en un bombardement, la visée...

Public : C'est la destruction.

M. B. : Eh non, c'est ça qui est tragique, ce n'est pas la destruction, la visée, c'est de mettre à genoux l'Allemagne.

O. F. : C'est l'impact psychologique qu'il cherchait.

M. B. : Pas que psychologique, c'était mettre à genoux, cela revenait à dire voilà notre proposition, quelle est la vôtre ? La bombe atomique sur Hiroshima participe de la même logique ; avec Truman il s'agit strictement de la même logique, les bombes qui sont lâchées sur Hiroshima et Nagasaki le sont en vue de conclure la guerre, en vue de conclure la guerre par un pacte, Yalta, c'est là le point qui est important. Vous allez me dire que pour les gens qui sont massacrés ça ne fait pas le même effet, mais si on veut non pas justifier mais réfléchir et penser les choses, on peut dire que c'est inscrit dans une logique qui est la logique de la transformation du contrat. En ce sens, à proprement parler, la visée de la guerre ne peut pas être jamais totalement atteinte ! L'éradication pure et absolue n'est que rarement mise en pratique. C'est peut-être en cela que la guerre ne peut être envisagée, dans son but, que comme, en quelque sorte, infinie. Mais dans la pratique, le moment « final » de la guerre, jamais atteint comme tel, est peut-être une des moments les plus terribles parce qu'il s'agit de se mettre en bonne position pour les contrats, c'est comme ça. Si vous voulez avoir plus de renseignements sur l'être humain je vous recommande un livre que je viens enfin de terminer, 1250 pages, écrites en petits caractères, qui s'intitule *C'est ainsi que les hommes vivent*⁷ et vous aurez une idée très précise de ce que sont les hommes, je trouve ça tout à fait remarquable. À un moment, pendant la guerre de trente ans, mais je ne veux pas vous priver du suspense.

G. P. : Ceux qui vont le lire se bouchent les oreilles.

M. B. : (rires)

Public : Qui est l'auteur ?

M. B. : Un nommé Pierre Pelot. C'est une lecture qui nécessite que vous ayez quelques heures devant vous. Franchement, ça vaut le coup, j'étais émerveillé par l'écriture. Heureusement parce que c'est si terrible qu'à certains moments j'avais envie de m'arrêter de lire. Enfin voilà, donc la question de l'agressivité, la bataille, le contrat, et de l'agression, la guerre, la violence.

G. P. : On préserve les personnes avec qui on va pouvoir...

M. B. : D'ailleurs Duby dit qu'il y a là le noyau de tous les chefs, et qui sont préservés, sinon avec qui va-t-on pouvoir causer ! Ce n'est pas avec la populace. Il fallait qu'ils utilisent les réseaux politiques qui étaient des réseaux existants : s'il y a pas ça, c'est foutu. Enfin je ne sais pas si vous avez lu les romans historiques de Conan Doyle qui sont des purs chefs d'œuvres. Il a trouvé des traducteurs absolument remarquables. Il y a donc un grand nombre de livres historiques sur la guerre de cent ans qui est très méconnue chez nous.

Public : Moi, j'ai lu que les polars de Conan Doyle.

0. ⁷ *C'est ainsi que les hommes vivent*, Pierre Pelot, LGF, Le Livre de Poche, 2006.

M. B. : Ah, pas les romans historiques ? Ah, c'est bien mieux que Sherlock Holmes, mais d'ailleurs il le disait lui-même. Il pleurait ce type, à la fin de sa vie, parce qu'on ne le reconnaissait que comme auteur de Sherlock Holmes. Où ça nous mène tout ça ?

O. F. : C'est un *loser*.

L. J. : Et la notion d'ennemi intime est plus présente dans la bataille, parce que...

M. B. : Ah oui, c'est intéressant.

L. J. : Je veux dire on détruit son ennemi mais on ne détruit pas l'ennemi intime.

M. B. : Très bien.

L. J. : C'est-à-dire que là quand même il y a quelque chose... L'autre est essentiel pour que ça se poursuive.

M. B. : Tout à fait. C'est dans le registre de la bataille. On n'éradique pas.

L. J. : On n'éradique pas.

O. F. : Stalingrad, c'est la version de Dresde côté soviétique, on ne cherche pas à éradiquer...

M. B. : Ah, c'est plus compliqué. D'ailleurs on peut pas penser Stalingrad sans ce qui se passait avant Stalingrad puisque lorsque les armées allemandes ont commencé à envahir l'U. R. S. S., elles ont entrepris des massacres, c'est-à-dire que là la question, c'était la guerre absolue, au point même où ce sont les armées qui ont fait ce travail, des massacres qui ont été les modèles pour les grands massacres des camps : comment on sélectionne, comment on élimine, comment on se débarrasse des cadavres, est-ce qu'il faut les brûler ? etc.

O. F. : Ils bricolait à cette époque-là...

M. B. : Voilà, mais comme c'était la première fois qu'ils faisaient des massacres de masse, ça les a enseigné la gestion des camps de la mort, et ça, c'est quand même le début de Stalingrad, ce qui fait que là la visée du côté allemand était claire. Bien sûr, il s'agissait d'arriver à toucher au centre du pouvoir...

O. F. : ...soviétique, elle vise pas l'anéantissement total de...

M. B. : Au début c'était de la protection, au départ... Stalingrad c'est un moment où...

Public : L'existence.

M. B. : Voilà, on continuait d'exister ou on n'existait plus.

O. F. : Il y avait quand même quelque chose de très symbolique, quoi, du nom même de Staline...

G. P. : On parle pourtant de la bataille de Stalingrad, on dit bataille...

M. B. : Ce n'est pas sur les mots, parce qu'on emploie les mots comme on veut, de façon métaphorique, déplacée, métonymique, mais il faut savoir si c'est bien de ça qu'on parle. La bataille de Stalingrad, c'est un moment de la guerre. Est-ce que c'est vraiment une bataille au sens où je le dis ? je n'en suis pas sûr ; je pense que là il y avait une visée de destruction, une vraie visée de destruction, même si, et là je mets un bémol dans ce que je viens de dire, même si lorsqu'il s'agit de choses aussi importantes... Parce que les grandes destructions ont surtout eu lieu dans les campagnes ; dans les villes c'est autre chose. Une ville ne se gère pas comme la campagne. Si on peut massacrer des paysans isolés dans la campagne, par contre ça devient très difficile de massacrer des citadins. Peut-être y seraient-ils arrivés à un moment donné mais il n'est pas du tout évident qu'ils aient eu les moyens de faire ça sur la totalité du territoire de l'U. R. S. S. On peut dire qu'il y avait toute une dimension de bataille a priori, même si l'aspect de guerre qui se menait pouvait très bien être perçu et mesuré à l'aune des grands massacres qu'ils organisaient dans les campagnes. Bon, je ne sais pas si on peut aller plus loin là.

On essaiera quand même de continuer sur les histoires de « semblant ». Allez, donc lundi prochain, je ne sais plus, non, lundi prochain non, c'est Pâques. C'est con Pâques...